

Frank Perrin, l'effet Canada Dry

À la galerie Michel Rein, Frank Perrin détourne les objets du quotidien et interroge nos excès et nos dépendances.

Paris. L'art et la mode entretiennent une liaison de longue date. Ce flirt s'incarne tout particulièrement dans le travail de Frank Perrin, actuellement exposé par la galerie Michel Rein, qui le représente depuis 2022 et lui consacre un deuxième solo. Frank Perrin s'est d'abord fait connaître, au début des années 1990, comme le fondateur de la revue *Blocnotes*, puis du magazine *Crash*. Il a ensuite entrepris plusieurs séries photographiques, notamment autour des défilés de prêt-à-porter, tout en signant en 2020 la réalisation du film *Odyssey - A post spectacular fantasy* pour la marque Louis Vuitton.

La sculpture au service du post-capitalisme

Ce philosophe de formation est venu à l'art sur le tard et sa pratique sculpturale récente s'inscrit, apprend-on, dans la ligne de sa réflexion sur le post-capitalisme. La galerie réunit trois de ses séries. Les formes torsadées de *Smash !* reprennent en les agrandissant celles de muselets de bouteilles de champagne mis à plat. L'idée est amusante : chacun a pu un jour au cours d'un dîner interminable triturer de la sorte l'armature de fil de fer qui maintient le bouchon des vins pétillants.

Les miroirs, dont les formes reprennent celles de circuits de Formule 1 (*Crack !*), sont quant à eux criblés d'impacts dont le livret assure qu'ils composent en braille les mots « *shot, hell, cry, riot, run, god...* », etc. Enfin, au centre de l'espace, placées sur des podiums, des bonbonnes de protoxyde d'azote reproduites en bronze patiné à l'or pâle (*Bombshell*) semblent suspendues au-dessus de lourds socles de pierre de lave, à la façon de projectiles prêts à exploser. Alcool festif, sport mécanique et gaz hilarant sont donc convoqués pour stigmatiser la griserie ainsi que la vitesse, autant de symboles délétères de nos excès et de nos dépendances. Cette intention très littérale – à partir d'un constat somme toute assez plat – ne parvient malheureusement pas à dépasser le stade de l'illustration. Et bien que le texte de l'exposition tente de convaincre de sa force subversive, il émane de ces représentations d'« objets-totems », qui empruntent aux codes de l'art contemporain, une certaine vacuité. Le travail de Frank Perrin a cependant du succès (la série des *Crack !* – 13 000 euros pièce – était intégralement vendue). Il est

présent dans la collection du Fnac ainsi que dans plusieurs collections privées, et on a pu le voir à Art Basel Paris 2025 sur le stand de la galerie, mais aussi dans des expositions collectives, comme à l'espace No Name de la collectionneuse Patricia Marshall (*Nobody is a Stranger*, 2024) ou dans l'accrochage collectif *Minimal, minimal* qui s'est tenu dans les anciens locaux de « la pépinière d'artistes » Poush, de mai à juillet 2025. « *Frank a gardé des relations personnelles avec beaucoup de ses anciens élèves, certains aujourd'hui reconnus, comme Latifa Echakhch ou Julien Prévieux* », explique Michel Rein. On retrouve à l'étage des œuvres de ces artistes parmi d'autres qui donnent à voir les affinités électives de Frank Perrin, de Jimmie Durham à Lawrence Weiner en passant par Jannis Kounellis. Des modèles à suivre.

Frank Perrin – Smash, Crack & Castel,

jusqu'au 28 mars, galerie Michel Rein, 42, rue de Turenne, 75003 Paris.